

LA TERRE ET LA VIE

REVUE D'HISTOIRE NATURELLE

Nouvelle Série. — N° 11

Décembre 1931

QUELQUES RENCONTRES AVEC LES ÉLÉPHANTS D'AFRIQUE

par

le Docteur THIBOUT

Vice-Président de la Société Nationale d'Acclimatation

Au cours de toutes nos randonnées africaines, nous avons toujours cherché à nous approcher de l'éléphant, cet animal à la fois si imposant, si impressionnant, si décoratif et si bien en harmonie avec le milieu et le cadre dans lesquels il vit. Nous voulions prendre contact avec lui, pour l'observer dans la nature, nous renseigner sur ses mœurs et son habitat et aussi, dans la limite des règlements sur la chasse, recueillir quelques trophées intéressants.

* * *

Pour être à peu près sûr de le rencontrer, il faut avoir du temps devant soi ; parfois, si la chance vous favorise, vous pouvez réussir rapidement ; mais, comme il se déplace souvent et fait beaucoup de chemin, les recherches et les approches sont la plupart du temps longues et difficiles.

Une première fois, en Côte d'Ivoire, nous avons suivi un solitaire dont le passage, au lever du jour, avait couché l'herbe de la brousse ; ses énormes pieds avaient formé de véritables cuvettes dans le sol amolli par l'eau d'une tornade. L'animal avançait lentement, tantôt en terrain découvert, tantôt à travers des lambeaux de forêt, cassant un palmier pour en manger le cœur, cueillant un fruit çà et là. Il n'avait plus guère qu'une heure d'avance sur nous et nous comptions bien le rejoindre au moment le plus chaud de la journée, heure à laquelle l'éléphant s'arrête à l'ombre pour se reposer. Mais, à notre grand désappointement, il s'engage dans des marigots, traverse un fleuve en crue et nous devons l'abandonner.

Dans un autre voyage, en Afrique Équatoriale, plusieurs troupeaux d'éléphants nous avaient été si-

gnalés dans la grande forêt où la chasse est assez malaisée : une vingtaine d'animaux avait même traversé la route derrière nous, une demi-heure après notre passage. Mais,



Un pisteur d'éléphants.

comme les conditions n'étaient pas favorables, nous préférâmes nous réserver pour un troupeau d'une quarantaine de têtes, qui se tenait depuis deux mois aux environs de Fort-Sibut. Il y avait là de la grande brousse qui n'avait pas été brûlée, des trous d'eau et de la terre salée dont les animaux sont très friands. Nous organisons notre expédition avec un chasseur, cinq pisteurs et une trentaine de porteurs, et nous partons à travers la brousse.

Cette brousse se présente d'ailleurs sous les aspects les plus divers : ici, ce sont de grands roseaux verts d'où se lèvent, sous vos pieds, des compagnies de pintades et de francolins ; là, d'immenses herbes sèches semblables à de la paille ; plus loin, des buissons épineux et des arbustes rabougris qui forment une végétation très dense ; tantôt c'est une herbe rase et vert tendre parsemée de grands arbres qui donnent au paysage l'aspect d'un parc gigan-

tesque ; tantôt des palmiers rhoniers, au tronc fusiforme, couronnés d'un panache de larges feuilles que le vent fait claquer les unes contre les autres et sur lesquelles la pluie des tornades joue des airs de tambourin. Par endroits, la brousse est plate et s'étend à l'infini, comme l'Océan ; ailleurs, elle est vallonnée ou hérissée de rochers sauvages où les cynocéphales montent la garde. Ici, c'est l'aridité absolue, la terre fendillée par la sécheresse ; là, des lambeaux de forêt où règnent l'humidité et l'ombre fraîche ; plus loin, des marigots entourés d'une végétation luxuriante où voltigent des libellules rouge-écarlate.

Dans cette brousse, nous rencontrons des antilopes qui s'enfuient en bondissant. Un petit troupeau de buffles brachycères marche parallèlement à nous, pendant quelque temps, à une trentaine de mètres : un taureau se frotte contre un arbre en roulant des yeux blancs qui n'ont rien de rassurant, enfin, la bande prend le galop et s'éloigne avec bruit. De temps à autre, un petit oiseau, au plumage sombre, l'indicateur, vole devant nous de branche en branche, en poussant des cris monotones : il nous conduit vers les ruches d'abeilles sauvages, avec l'espoir, qui n'est jamais déçu, qu'on lui abandonnera quelques larves pour le récompenser. Autour des marigots, des ibis, des aigrettes forment une tache blanche, tandis que de grosses oies armées, aux reflets mordorés, s'envolent lourdement pour aller se poser sur les arbres. Des bandes de singes colobes, noirs, aux longs poils blancs, gambadent dans les branches, font le tour des troncs et semblent jouer aimablement à cache-cache avec nous.

Après trois jours de marche et

trois nuits passées sous la tente, nous arrivons à l'endroit où nous espérons trouver les éléphants. En effet, nous voyons des traces très nombreuses qui nous prouvent que les animaux ont séjourné longtemps dans ces parages. Malheureusement, ils ont vidé les lieux depuis deux jours et sont partis accomplir un circuit qui dure quelquefois plusieurs semaines et les ramène longtemps après dans la même contrée. Nous renonçons à les suivre, car les éléphants font jusqu'à 80 kilomètres par jour. C'est à recommencer. Nous avons d'ailleurs appris plus tard qu'une partie de ce troupeau avait été détruite dans un feu de brousse.

* * *

Nos autres tentatives furent plus heureuses. Étant revenus en Côte d'Ivoire, nous avons eu l'occasion de rencontrer à plusieurs reprises les éléphants dans la partie moyenne de cette colonie.

La première fois, nous cherchions des buffles ; nous passions de la forêt en savane, quand le Noir qui nous précédait fait un signe et s'accroupit. Nous avançons prudemment et à une dizaine de mètres nous voyons une éléphant avec son petit. La mère, de belle taille, se reposait debout, en toute quiétude, à l'ombre des arbres géants de la forêt primaire et des lianes enchevêtrées, la trompe pendante, s'émouchant avec ses énormes oreilles, enfouie jusqu'au ventre dans l'herbe émaillée de fleurs et tournée vers la savane qui s'ouvrait devant elle dans son immensité, son silence et sa solitude. Le jeune prenait ses ébats, s'accroupissait parfois sur son train de derrière, enroulant sa trompe autour d'un des membres antérieurs de sa mère pour téter les deux mamelles pectorales.

Nous aurions bien voulu contempler plus longtemps cet ensemble harmonieux dans sa majesté sauvage, ce spectacle grandiose bien digne de tenter l'imagination d'un artiste ;



Éléphant mâle abattu en Côte d'Ivoire.

mais il n'est pas prudent de rester à 10 mètres d'une éléphant avec son petit : car on risque toujours une charge. Nous avons pensé un instant à les photographier ; mais le Noir qui portait notre appareil avait disparu, comme cela se produit toutes les fois qu'on approche d'un animal dangereux : les Noirs, autres que les chasseurs, s'évanouissent et ne reparaissent qu'après la bataille. Aussi, comme nous étions bien décidés à ne faire aucun mal à une femelle, avons-nous battu rapidement et silencieusement en retraite à travers la forêt.

Mais cette rencontre ne nous suffisait pas, et nous voulions poursuivre nos observations. Tandis qu'un jour nous faisons la sieste dans notre campement après le déjeuner, les indigènes viennent nous avertir qu'ils ont vu près de Bandama un animal de très grande taille, arrêté sous un fromager ; il était d'ailleurs connu

dans la région et passait pour n'avoir qu'une défense, qui devait être énorme : j'en ai vu une dans un cas semblable qui pesait 105 kilos. Lorsque nous arrivons, l'éléphant est



Les deux éléphants qui ont chargé.

déjà parti depuis un certain temps : les arbres qui bordent les marigots et contre lesquels il s'est frotté, sont couverts d'une boue encore relativement fraîche. Nous suivons ses traces ; mais après plusieurs heures de poursuite sans arrêt, les derniers rayons du soleil commencent à dorer les cimes des palmiers ; le touraco et le coq de pagode, de leurs gloussements plaintifs, saluent le crépuscule ; le guépier écarlate au-dessus de nos têtes termine sa chasse aux insectes diurnes. La nuit tombe brusquement ; nous devons abandonner.

Le lendemain, ce sont trois éléphants qu'il y a au rapport : deux grands et un jeune de taille moyenne. Les animaux sont rentrés dans d'immenses roseaux durs et secs, hauts

de plusieurs mètres. La poursuite y est à peu près impossible : on n'avance qu'avec les plus grandes difficultés ; à chaque pas, les roseaux brisés vous barrent les jambes ; on

fait du bruit, on étouffe littéralement, si bien que l'on entend toujours les éléphants devant soi, sans pouvoir les voir ; si on les aperçoit, c'est par derrière ; enfin, s'ils viennent sur vous on se trouve dans une situation très peu favorable. Nous décidons donc de renoncer cette fois encore.

Mais nous ne nous décourageons pas : nous espérons bien avec de la patience arriver à nos fins. En effet, le lendemain à 11 heures, au plus fort de la chaleur, les indigènes nous avertissent qu'on a entendu et vu un petit troupeau de huit éléphants à quelques kilomètres du campement. Nous arrivons rapide-

ment à l'endroit de la brousse où les pisteurs les ont aperçus pour la dernière fois. Nous nous arrêtons pour leur laisser le temps de rejoindre les animaux et de venir nous prévenir. La nature est absolument silencieuse : des papillons multicolores butinent sur les fleurs de la savane ; le rolhier violet décrit des cercles dans le ciel ; le touraco géant, enveloppé dans son manteau vert, bleu et jaune saute en montant dans les parasoliers ; le merle métallique fait reluire au soleil son plumage bronzé ; tandis que des bandes de singes font de la gymnastique à 60 mètres de hauteur sur les grands arbres de la forêt. Nous voulons nous asseoir, mais des essaims de petites mouches à odeur de musc, s'abattent sur nous pour pom-

per la sueur, pénètrent dans notre nez, dans nos yeux, dans nos oreilles et rendent tout stationnement impossible : force nous est de marcher, d'aller et venir en nous fouettant le visage avec des branches d'arbres ou des touffes d'herbe. Enfin, les pisteurs reviennent ; ils ont entendu les éléphants : ceux-ci, après avoir circulé dans les roseaux, sont rentrés en forêt. Nous nous engageons derrière eux, prêtant l'oreille au moindre bruit. Suivre un troupeau d'éléphants en forêt n'est pas chose aisée : on pourrait croire que ces gros animaux laissent de véritables trouées après eux ; il n'en est rien ; la végétation est si dense et si souple que le passage se referme presque immédiatement ; et, sans les fumées que l'on rencontre sur le sol, on serait parfois très embarrassé sur le chemin à prendre.

Devant nous marche un Noir, ancien chasseur d'éléphants, très expérimenté, dont les sens, supérieurement affinés, ne laissent passer aucune indication. Il touche du pied les crottins, met la main dans les traces, examine avec soin les herbes foulées et les feuilles arrachées et de leur degré de sécheresse déduit le temps d'avance des animaux. Vêtu de haillons, couvert de gris-gris (cornes et sabots de petites antilopes, griffes de panthères, miroirs, etc.), qui pendent sur tout son corps, il s'arrête souvent, écoute ; nous le suivons aussi silencieusement que possible, bien que nous fassions toujours plus de bruit que les indigènes. Bientôt il nous fait un signe et nous entendons des bruits sourds et confus dans le lointain. Ces bruits se rap-

prochent et deviennent très distincts : le troupeau n'est plus maintenant qu'à une trentaine de mètres de nous, menant grand tapage : arbres abattus, branches cassées, feuilles arrachées, souffles profonds, grognements puissants, barrissements aigus et sonores qui déchirent l'air, galopades furieuses des animaux les uns derrière les autres ; glouglous intenses provoqués par l'estomac et l'intestin de l'éléphant, qui ressemblent au bruit produit par deux branches d'arbres cognées l'une contre l'autre.

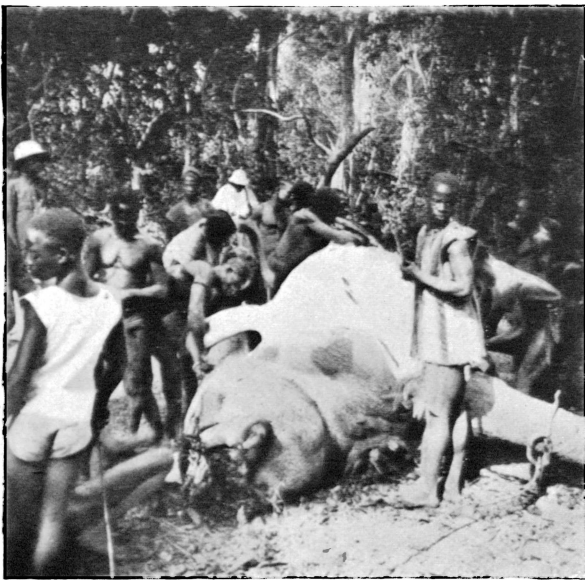
Nous nous trouvons devant une véritable muraille de verdure et nous ne voyons rien. L'attente est d'ailleurs assez impressionnante et les nerfs sont assez tendus : nous



Premier temps du dépeçage.

croyons à chaque instant voir les énormes têtes sortir du fourré au-dessus de nous. Nous sommes dans une situation nettement défavorable ; aussi jugeons-nous utile de battre

un peu en retraite, de prendre du champ et de gagner une partie de la forêt plus claire et plus dégagée. Nous restons là environ une demi-heure : les éléphants paraissent s'éloigner. Notre chasseur, bien que sans armes, est assis sous un petit palmier à côté de nous, aussi tranquille que dans sa case ; les pisteurs ont disparu. Tout à coup, à 30 mètres environ, nous voyons les branches remuer et des masses grisâtres se glisser au milieu des arbres et des orophras, plantes à larges feuilles se balançant à l'extrémité de tiges grêles. Un gros mâle, bien armé, visiblement inquiet et cherchant à se rendre compte, se dirige vers nous, la trompe pendante, et les oreilles écartées : ce qui lui donne un aspect terrifiant.



Deuxième temps du dépeçage.

Comme nous ne connaissons pas ses intentions, nous jugeons le moment venu d'intervenir, bien que la visibilité soit mauvaise et que l'objectif se détache mal sur le fond

gris-verdâtre de la végétation. Nos carabines partent ensemble : l'animal pivote sur ses membres postérieurs avec une agilité surprenante, trébuche et s'enfonce dans la forêt. Le reste du troupeau part au galop dans toutes les directions, faisant trembler le sol sous ses pieds et tout sauter sur son passage, sans se soucier ni des lianes, ni des épines, ni du fourré. Pendant quelque temps, nous entendons souffler et barrir à faible distance : c'est sans doute le blessé qui s'est arrêté. Comme la forêt est très dense, nous ne nous risquons pas à nous en approcher. Puis tout bruit cesse ; les autres éléphants sont-ils venus chercher leur compagnon, le soutenir, l'entraîner ? C'est possible. Quoi qu'il en

soit, il sort en savane ; nous le suivons au sang jusqu'à la nuit et l'abandonnons. Les indigènes le retrouveront quelque temps après notre départ, à 500 mètres de l'endroit où nous l'avons rencontré, après qu'il aura semé la panique pendant plusieurs semaines dans toute la région.

Le lendemain, on nous signale la présence dans les environs de trois éléphants de belle taille. Un indigène est resté sur place pour les surveiller. Nous apprenons qu'eux aussi sont rentrés dans la forêt, comme ils le font tous à l'heure de la plus forte chaleur. Nous les suivons et entendons bientôt quel-

ques grognements, quelques souffles sourds et c'est tout. Ces animaux sont beaucoup moins bruyants que ceux de la veille : ils cassent peu de branches, ne barrissent presque pas.

Grimpés au sommet d'une termitière qui domine le sous-bois, nous apercevons une bête superbe qui marche d'assurance dans le fourré et engloutit les feuillages ; nous ne voyons d'ailleurs que la partie supérieure de sa tête, ses énormes oreilles et la ligne grise de son dos. Il s'enfonce dans la forêt et nous partons derrière lui. L'éléphant, sans en avoir l'air, marche vite et la poursuite est très pénible ; il faut se baisser constamment, se relever, franchir des troncs d'arbres, trancher à la machette les lianes épineuses qui vous barrent la route, si bien qu'au bout de quelque temps, nous rendant compte que l'animal décrit un circuit, nous décidons d'essayer de couper au court et de nous placer sur son passage. La manœuvre réussit. En arrivant derrière une termitière, nous voyons les trois éléphants arrêtés, la trompe pendante, les oreilles en mouvement ; ils forment un triangle, l'un d'eux nous fait face : c'est un mâle porteur de défenses pas très longues, mais fort épaisses. Deux coups de carabine bien dirigés, nous permettent d'entrer en possession de nos premiers trophées. Nous emportons la queue et laissons un Noir sur place pour surveiller. Nous reviendrons le lendemain.

Enfin, une autre fois, nous voulons encore tenter la chance : ce fut notre rencontre la plus impressionnante. Un troupeau d'une vingtaine de têtes faisait passablement de ravages autour des villages dans les plantations ; dans la brousse, il cassait de gros arbres et piétinait tout

sur son passage ; nous le trouvons une fois encore en forêt. Ce jour-là, la forêt est plus mauvaise que de coutume. Nous sommes empêtrés dans des buissons d'épineux, de mimo-



Fin du dépeçage.

sées, d'où nous aurions les plus grandes difficultés à nous dégager en cas de manifestation agressive des éléphants. Ceux-ci d'ailleurs font beaucoup de bruit comme les premiers et à trois reprises marchent dans notre direction. Nous estimons que la situation n'est pas de tout repos et nous nous décidons à sortir de la forêt, à la contourner pour couper la retraite au troupeau, qui a dû nous éventer, car il s'éloigne : les bruits diminuent et s'évanouissent complètement. Dans notre trajet, nous manquons mettre le pied sur une vipère heurtante, étendue sous les feuilles sèches, serpent très venimeux, marbré de noir et de brun, que les noirs sectionnent avec leurs machettes ; un peu plus loin, nous faisons fuir un varan, énorme lézard que

UN ÉLÉPHANT
D'AFRIQUE
AU "ZOO"
DE LONDRES



les indigènes appellent « la gueule tapée » et qui disparaît dans le fourré avec un grand fracas. Nous arrivons enfin auprès d'une petite mare ravissante, entourée de beaux arbres, où nous pensons que les éléphants doivent passer : malheureusement, c'est déjà fait. C'est alors, en plein midi, la poursuite ininterrompue et rapide, à travers savanes et forêts. A 2 heures, n'ayant rien pris depuis le matin, épuisés et n'entendant plus rien, nous sommes sur le point d'abandonner, quand, traversant une savane, nous percevons dans la forêt voisine le bruit d'une branche cassée : ce sont nos éléphants ; et, au même instant, l'un d'eux passe en lisière. L'occasion est tentante : nous tirons, l'animal chancelle et rentre en forêt ; c'est alors la formidable galopade du troupeau en fuite. Nous croyions l'affaire terminée, lorsque deux animaux, la trompe roulée, les oreilles écartées et claquantes, sortent menaçants de la forêt et commencent la charge. Une trentaine de mètres à peine nous sépare d'eux ; nous sommes en pleine savane, sans aucun abri à proximité, et par conséquent en état de légitime défense. Nous parvenons à les arrêter, à les faire tourner et rentrer en forêt où pendant quelques instants nous voyons des branches s'agiter à la même place ; puis tout rentre dans le calme ; nous avançons avec précautions et pouvons constater que nous nous sommes bien défendus, tout en nous félicitant que le troupeau tout entier n'ait pas été entraîné dans la charge.

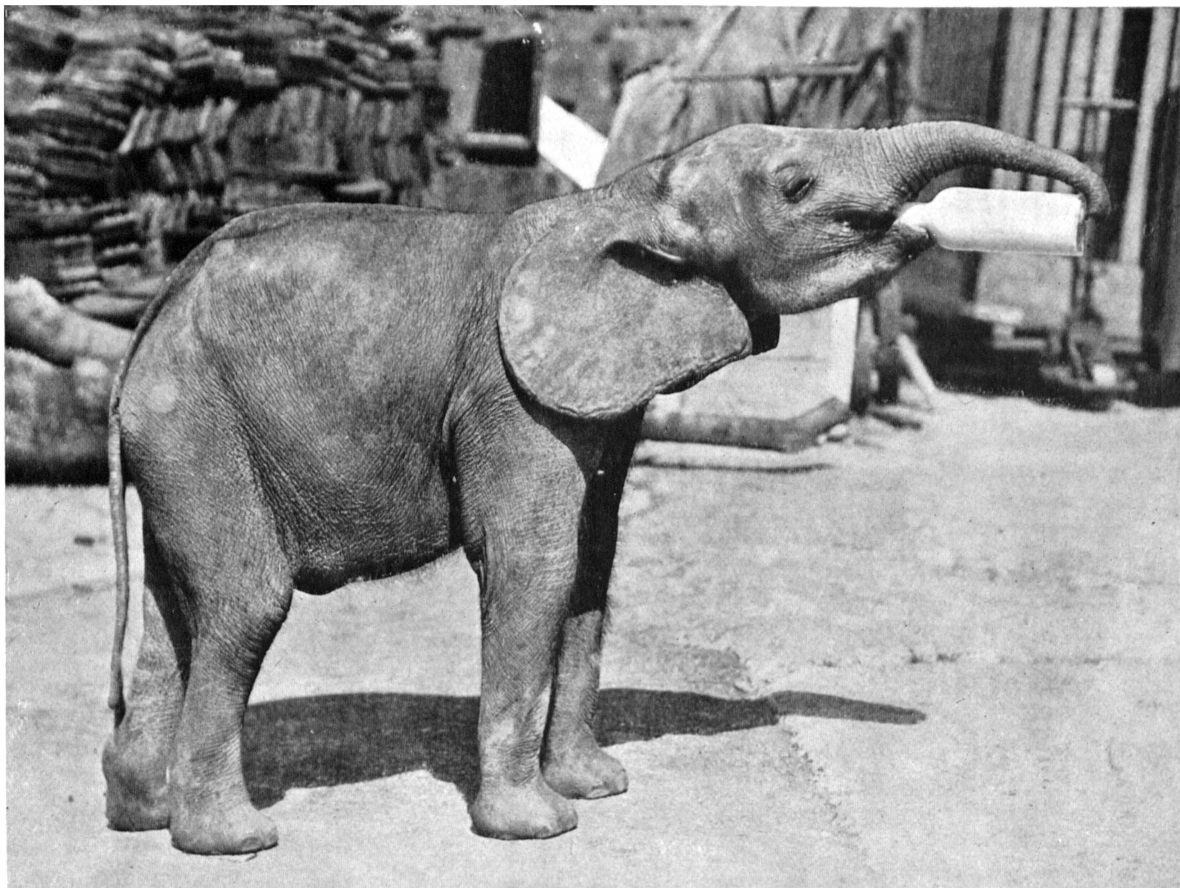
Quand nous rentrons au campement, le village est en liesse ; la nouvelle s'est propagée avec la rapidité de l'éclair, sans qu'il soit besoin ni de télégraphe, ni de téléphone. La perspective de manger de l'éléphant met tout le monde en délire : on nous

porte en triomphe ; les hommes se serrent les mains ; les femmes, qui ne s'embrassent jamais, se pressent les unes contre les autres ; toute la nuit se déchaîne un tam-tam monstre qui nous empêche de dormir ; et, le soir, tandis que nous dînons à la porte de notre case, éclairés par la lueur vacillante d'une lampe-tempête, le chef et quelques notables du village viennent nous trouver ; avec force gestes et un flot de paroles, il nous remercient d'avoir tué l'éléphant et ajoutent qu'ils le savaient par avance, ayant fait l'épreuve de la boîte à rat. Cette épreuve consiste à enfermer une souris dans une boîte en bois, percée d'un trou, à étendre sur ce trou des lanières de cuir et à laisser la souris sortir quand elle veut ; alors, selon la disposition prise par les lanières après cette sortie, on conclut que le présage est bon ou mauvais. Il paraît que dans notre cas le présage avait été favorable.

* * *

Lorsqu'on a abattu un éléphant, on retourne en général le lendemain à la place où on l'a laissé, en vue du dépeçage : c'est ce que nous faisons. Les indigènes ne se font pas prier : hommes, femmes et enfants nous ont devancés ; ils sont partis de nuit en longues files à travers la brousse : si bien qu'au matin le village reste presque désert. A côté des vieillards, on n'y rencontre plus que les petits boucs et les petites chèvres qui emplissent les cases de leurs bêlements plaintifs, les poules minuscules qui, de leurs caquetages, saluent l'aurore, et les chiens africains, aux oreilles droites, à allure de chacal, qui déchirent l'air de leurs rauques aboiements. En arrivant au rendez-vous, nous trouvons nos indigènes qui se sont accroupis, en cercle, après

UN JEUNE
DE LA MÊME ESPÈCE
SAVOURE
SON BIBERON.



avoir débroussé et allumé des feux.

L'éléphant est déjà très gonflé et couvert de mouches, de moustiques et de papillons qui pompent le sang. Nous remarquons que la trompe est soigneusement recouverte de feuilles ; on nous explique que les femmes noires ne doivent pas voir la trompe de l'éléphant mort, que cette vision leur porterait malheur ; c'est pourquoi, lorsque nous enlevons les feuilles pour faire des photographies, toutes les noires disparaissent derrière les termitières.

Le dépeçage commence par la trompe dont nous nous réservons un morceau pour le diner ; puis, c'est au tour des pieds : on les sectionne à la première articulation, on les vide pour ne conserver que la peau ; on les empoisonne en les remplissant d'un certain bois que les indigènes connaissent ; puis on y verse du sable afin qu'ils ne s'affaissent pas et on les laisse sécher. Ils peuvent alors servir de cache-pots ou de porte-parapluies.

Ensuite, au moyen des matchettes, la peau du corps est sectionnée en larges triangles et enlevée ; la viande est découpée et va prendre place en énormes quartiers sur un lit de feuilles d'orophras, tandis que les lambeaux de peau sont étendus sur un autre. A ce stade du dépeçage, l'abdomen n'est pas encore perforé. Il s'agit maintenant de donner un coup de couteau pour faire une brèche par laquelle s'échapperont les gaz sous pression ; or, ces gaz, en s'échappant, produisent un bruit sourd qui ressemble vaguement au cri de l'éléphant et qui effraie les indigènes superstitieux ; c'est donc à qui ne donnera pas ce coup de couteau. Enfin, l'un d'eux se décide ; les gaz se répandent dans l'air en dégageant une odeur nauséabonde et immédia-

tement, tout le monde se précipite à la curée : l'animal est éventré, les hommes entrent dans la cavité abdominale, enlèvent les viscères et bientôt pénètrent jusqu'aux genoux dans un magma visqueux, composé de matières fécales, d'herbe à demi digérée et de sang.

Pendant ce temps, les femmes se sont répandues dans la forêt et ont confectionné des corbeilles en lianes qu'elles emplissent de viande et de peau et qu'elles posent sur leur tête pour les emporter au village. Là, cette viande et cette peau sont de nouveau étendues sur des feuilles et réparties par le chef entre les habitants, sous notre surveillance : car, cette distribution entraîne souvent des mécontentements et de longues palabres. A côté, les hommes sont occupés autour du squelette de la tête à enlever les défenses et les molaires, qu'ils sculptent littéralement avec leurs matchettes dans le maxillaire et cela avec une dextérité surprenante.

Le soir, faisant une tournée dans le village, nous trouvons les indigènes accroupis, en train de manger de la viande crue et des morceaux de peau, tandis que des enfants pilent du mil et des feuilles d'indigo ; que les feux jettent des ombres dansantes sur les lianes entrelacées et que la fumée s'élève au-dessous des séchoirs pour se perdre en colonnes bleuâtres dans l'atmosphère, après avoir imprégné la viande étendue sur des claies, viande dont on se réglera et dont on parlera longtemps encore dans toute la région.

* * *

Dans ces diverses rencontres, nous avons réussi à capturer deux petits éléphants : un mâle de cinq à six mois environ et une femelle plus

jeune. Lors de notre premier contact avec eux, ils se montrèrent un peu bourrus et nous bousculaient vo-



Femmes portant la viande.

lontiers avec leur trompe, mais au bout de très peu de temps ils s'ap-privoisèrent et nous suivirent comme des chiens. Notre désir était de les élever et de les faire ramener ensuite au Muséum. Avec M. Burger, chef de subdivision en Côte d'Ivoire et Mme Burger, nous les entourâmes de tous les soins possibles. Nous avons confectionné un biberon que nos élèves prenaient à merveille. Nous leur donnions 4 à 6 litres de lait de chèvre par jour. Nous faisons appel à tous les villages pour nous procurer ce lait : les indigènes, le soir, séparaient les chevreaux de leurs mères; et le lendemain matin, ils essayaient de traire ; mais comme cette opération est à peu près inconnue, cela n'allait pas sans difficultés et sans désagréments pour l'animal : un noir plaçait la tête de la chèvre entre ses jambes et lui ramenait les pattes de

derrière sous le ventre, mettant ainsi le pis au-dessus d'unealebasse ; un autre noir malaxait le pis à pleines

mains ; le frappait même de sa main ouverte pour faire descendre le lait ; et nous n'arrivions ainsi, sur des chèvres d'ailleurs minuscules, qu'à obtenir une quantité infime de ce liquide.

La nuit, nos petits éléphants étaient entravés près du campement où ils ne cessaient de barrir. Plusieurs fois par jour, nous les arrosions avec l'eau des marigots ; nous les faisons marcher de grand matin pour éviter l'ardeur du soleil, et même porter sur des civières lorsqu'ils paraissent fatigués. C'est ainsi que nous les amenâmes en bon état au chef-lieu de

la subdivision. Là, le mâle fit de l'entérite : nous essayâmes de couper le lait avec de l'eau de riz, de lui faire manger de la papaye ; rien n'y fit ; sans raison apparente, des plaies gangreneuses se creusèrent sur différentes parties du corps ; l'animal tomba dans un état de prostration et mourut au bout de quinze jours. La femelle paraissait en très bonne santé, buvait bien et passait ses journées à l'ombre sous la garde d'un noir ; mais elle ne tarda pas à présenter les mêmes symptômes que son compagnon et mourut au bout de trois semaines. Ce fut un des regrets que nous laissa notre expédition.

Plaçons-nous maintenant pour quelques instants sur le terrain de l'histoire naturelle et tentons quelques

réflexions sur les variétés possibles d'éléphants d'Afrique. Ces réflexions sont basées sur nos observations personnelles, sur des renseignements très nombreux recueillis auprès d'Européens et d'indigènes connaissant très bien l'éléphant et s'appliquent principalement à l'Afrique Occidentale.

L'éléphant nain, qui mesurerait 1 mètre ou 1 m. 20 au garrot, ne paraît pas actuellement exister. Non seulement nous ne l'avons jamais rencontré : ce qui ne serait pas une preuve suffisante, mais, ni les chasseurs blancs, ni les indigènes que nous avons interrogés n'en ont jamais eu connaissance. Par contre, l'éléphant de grande taille ne paraît pas être uniforme : on pourrait établir des distinctions basées sur la taille, la teinte, l'habitat, les mœurs et confirmées par des appellations spéciales dans différentes langues indigènes.

Une première variété serait com-

posée d'individus de taille relativement peu élevée (2 m. 50 à 2 m. 75 au garrot), de coloration plus claire et plus rougeâtre, porteurs de petites pointes, d'un caractère hargneux et



Séchoirs de viande.



Petits éléphants capturés.

agressif, vivant en troupes nombreuses de 15 à 20 têtes au minimum et habitant des régions généralement montagneuses et pauvres. Une seconde variété comprendrait des individus de taille moyenne (3 m. 50 environ au garrot), plus foncés et plus gris, habitant la forêt et la savane, vivant par troupes de 6 à 8 au moins et de mœurs très bruyantes, barrissant beaucoup et cassant de nombreux arbres, comme nous l'avons décrit plus haut. Enfin une troisième variété serait représentée par des individus de très grande taille (4 m. à 4 m. 20 au garrot), plus bruns, habitant également la forêt et la savane, vivant, soit isolés, soit à deux ou trois au plus, très silencieux, d'un caractère plutôt pacifique, barrissant rarement

et cassant peu de branches, ainsi que nous l'avons observé.

Ces trois variétés sont désignées par un nom indigène différent, notamment en bambara et en gouro. En bambara, le nom générique de l'éléphant est *sama*; la première variété s'appelle *sama-oulé*: c'est le petit éléphant rouge; la seconde *sama-sella* et la troisième *sama-touffing*, où entre le mot *noir*.

Si maintenant nous interrogeons les Gouros, ils nous diront que le nom générique de l'éléphant étant *vi*, la petite variété est désignée par le mot *zéblé*; la moyenne par le mot *bli* et la troisième par le mot *bron*.

Sans doute n'y a-t-il pas lieu de tirer de là une démonstration mathématique; mais ceci indique tout

de même que les indigènes, qui sont de bons observateurs, ont remarqué quelque chose qui s'est traduit dans leur langage et qui, corroboré par des témoignages d'Européens sérieux et expérimentés, peut orienter vers des recherches intéressantes.

Pour nous, notre seul but aura été d'essayer d'intéresser quelques instants à ce magnifique animal qu'est l'éléphant, animal auquel une protection judicieuse, bien appliquée, soucieuse à la fois de faire respecter toutes les richesses naturelles et de ménager le sport intelligent et non destructeur, doit permettre de continuer à animer la forêt et la brousse africaines, dont il est la plus belle parure.

